

en naviguant à l'Ouest, et prouva son existence comme on prouve le mouvement lui-même, en marchant. Résumons la découverte : nous partirons ensuite de cette base solide pour remonter dans le passé, et interroger toutes ses traditions.

Les obstacles sont grands à l'époque de Colomb, et les connaissances sur lesquelles s'appuient le navigateur et le savant sont confuses et contradictoires ; le vrai se mêle perpétuellement au faux ou à l'in vraisemblable, sans qu'il y ait le plus souvent moyen de le reconnaître ; tous mentent, volontairement ou non, qu'ils viennent de près ou qu'ils viennent de loin, car l'intérêt de clocher ou l'intérêt de caste suppléent à l'imagination et à la distance ; en Italie, en Portugal, les récits exagérés abondent, qui couvrent la mer de flammes, ou la peuplent d'êtres fantastiques, et représentent uniformément comme impraticable ce qu'on n'a pu dépasser. Tous les monstres ne sont pas en Asie, ou dans l'Afrique centrale ; l'Océan en possède sa bonne part, et, aux yeux d'un peuple soigneusement entretenu à tout croire, tout devient croyable ; bientôt, on va dire dans tout l'Occident : c'est imprimé ; donc c'est vrai. Il faut encore vaincre les préjugés, préjugés religieux qui regardent comme hérétique tout ce qui est nouveau ; préjugés commerciaux, qui regardent comme ruineux ou hasardeux tout ce qui sort de la routine. Le théologien, érigeant en dogme sa fausse science historique ou philosophique, ne veut pas qu'il y ait un autre continent ; la rondeur de la terre le désoblige, et préoccupe son orthodoxie. Partout l'avarice, l'intrigue, la jalousie paralysent les capitaux ; à la cour, chacun doute et se resserre, quand